

chercha sur la rivière un petit pont de bois tapissé de ronces, qu'il avait coutume de traverser ; il n'existait plus, et, à sa place, s'élevait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles : " Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmütz : nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là."

Ces femmes sont folles, se dit Alfus, et il passa outre. Cependant, il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles. Il pressa le pas, gravit le petit sentier tourna la prairie et s'élança vers le seuil.

Mais, ô surprise ! la porte n'était plus à sa place accoutumée. Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur. Le monastère d'Olmütz avait changé d'aspect ; l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux ; un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle, quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage.

Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère gardien vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Alfus. Antoine n'est-il plus portier du couvent ?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère. Alfus porta les mains sur son front avec épouvante.

— Suis-je devenu fou ? dit-il ; n'est-ce point ici le monastère d'Olmütz, d'où je suis sorti ce matin ?

— Voilà cinq ans que je suis portier et je ne vous connais pas.